

## Au moins une phrase par jour, comme une pomme

Jean-Claude Brochu

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (2015). Au moins une phrase par jour, comme une pomme. *Moebius*, (145), 85–89.

## JEAN-CLAUDE BROCHU

*Au moins une phrase par jour,  
comme une pomme*

Pourquoi prendre du temps pour lisser la praline des mots ? On ne parle jamais de Joseph Grand, ce personnage de *La peste* qui passe sa vie à retravailler la même phrase. Une intention d'art suppose des efforts :

*Les montagnes du Vermont, en novembre, paraissent aussi grises que les boucles de mes cheveux.*

*Au Vermont, on croirait que novembre joue des ciseaux et laisse tomber des frisons gris sur les montagnes.*

*Les cimes au Vermont se couvrent en novembre avec des boucles de mes cheveux gris.*

Chacune de mes trois phrases présente à mes yeux au moins une qualité et un défaut (pas nécessairement différents de l'une à l'autre), mais à vous de choisir par jeu la moins imparfaite, un peu comme dans une comédie de Molière : « Belle marquise, vos beaux yeux... » Je me souviens de Théodore de Banville condamnant l'inversion à partir de cet exemple.

L'unique certificat de bonne conduite à exiger des gens de plume dépend du style. S'il n'excuse pas tout, force nous est d'y trouver la seule réalité assez objectivement vérifiable, le reste nous demeurant plus ou moins bien connu. Même dans le cas d'un Samuel Pepys qui tient, seulement pour mémoire, un registre codé de ses infidélités ou des raclées qu'il administre à ses domestiques, il existe des variables contextuelles, à commencer par « l'hommerie » non dissimulée dans les journaux posthumes. De nos jours, une pratique d'écriture similaire, c'est-à-dire

au secret de nous-mêmes, révélerait des laideurs aisément comparables. Je voudrais en venir à écrire comme il rédige son *Journal*, surtout afin de ne pas laisser échapper sa vie, mais serais-je prêt à cette quête quotidienne du moment et du lieu propices à jouer du flageolet? Encore me faudrait-il donc son emploi du temps et son tour d'esprit. C'est presque émouvant d'assister chez lui, comme ça, en passant, à l'une des premières tasses de thé d'Angleterre: « Je fis chercher une tasse de thé (c'est une boisson chinoise), que je buvais pour la première fois... »

J'aime Virginia Woolf, sa science des détails: dans *La traversée des apparences*, ces services de vaisselle miniature qu'une femme de chambre emporte en croisière pour les disposer sous ses yeux, en souvenir de sa vie. (J'en possède un moi aussi, cadeau d'une célèbre collectionneuse de poupées...) La description woolfienne du spectacle du monde ne ressemble à rien. Auprès de Virginia, il m'est bon de savoir que je vis. On trouve consolation à se consacrer à des futilités telles que ces cailloux gris que les personnages amassent au matin en petits tumulus. Savoir lire, savoir écouter, savoir regarder, et voilà que l'on se sent un peu moins seul. On rêve un instant d'un regard digne de ce nom pour toutes condoléances. La littérature n'a d'autre thème que la mort. Nos écritures nous rappellent aux disparus – car c'est bien à ceux-là qu'écrivent Virginia Woolf et tous les autres –, à nos morts parfois peu soucieux de nous envoyer leur ange sur l'échelle de Jacob, pendant qu'eux nous attendent ailleurs que dans nos cimetières où les apparences les tiennent enclos. Avant nos ultimes retrouvailles, il est précieux de croiser des êtres de papier aux jours d'affliction, des jeunes hommes aimant le thé et des femmes capables de lire les silences. Et la paix s'installe doucement, tout se calme quand j'épelle Virginia W.o.o.l.f. en tournant les pages, parce que tout est en nous, de ce qui fait peur et délivre. Virginia sent profondément les choses, jusqu'à ouvrir la cage d'un oiseau, à refuser l'isolement dans un univers de livres, de tableaux et de musiques tant que souffrent nos semblables. Elle nous replace au centre du monde, où de la brume nous arrive l'inattendu, des humains peut-être, « de petites taches de clarté ».

En même temps, je reprends quelques pages de *La traversée des apparences* et me dis que la puissance de cette écriture réside autre part; je tombe alors sur cette phrase du XIX<sup>e</sup> chapitre: «J'ai l'impression que vous pensez tout le temps à quelque chose que vous ne dites pas.» C'est ainsi qu'il faudrait écrire. Ce phénomène pourrait s'apparenter à la suggestion, à l'évocation, des synonymes du mot *art*, quelque chose qui volèterait au-dessus de la tête du personnage principal, au-dessus du livre, et ressemblerait à un papillon. Après l'avoir aperçu, on refermerait le livre, puis repartirait marcher dans la brume qui émane de soi et que chacun appelle «ma vie».

J'ai vu ce matin la fauvette flamboyante, «au comportement de papillon», selon Peterson.

Je ne cherche surtout pas à *faire de la littérature* avec mes instants de vie; je laisse monter de mon feu les images, les flammes bleues ou orange, quand il y en a.

Dans le film *Les heures*, revu ce soir à la télévision, la nièce de Virginia Woolf lui pose une question sur notre destination après la mort, et sa tante lui fait la réponse la plus ouverte qui soit, donc la plus belle: «On s'en retourne d'où l'on vient.» En grande enfant, Virginia répond par une question.

Il me semble que, pour Jaccottet, Lazare revienne de sous la terre. Pour Gabrielle Roy, du fond d'un puits... Le puits de Jacob? *Si tu savais le don de Dieu...* Un mantra pour craindre moins. Prendre ses paroles dans la peur, propose encore le poète. Ailleurs, il fait remarquer que le cœur aussi boîte sous les nuages.

Un personnage d'un vieux roman catholique (de Maxence Van der Meersch?), dont la lecture remonte à mon adolescence, implore tous les jours: «Esprit de Dieu, viens me désapprendre la peur.» «Dieu ne fait jamais peur», aurait pu lui répliquer Julien Green.

Grâce à la générosité d'un ami, j'ai revu avec intérêt un entretien qu'il a accordé à Bernard Pivot en 1983. Malgré un ego bien réel ici, ce grand tourmenté reste autant doué pour la mauvaise conscience que pour le bonheur le plus quotidien. C'est d'ailleurs ce dernier don, nourri par une incessante attention à la beauté du monde, que lui envient ses lecteurs et qui leur rend particulièrement

chères certaines de ses pages – pensons à Cabanis, pour ne mentionner que celui-là. Toute l'œuvre de Green, me disais-je durant l'émission, se tend entre ces deux pôles que représentent le désir sexuel coupable et la beauté, entre la jambe « presque noire » de Claude sur son lit, dans *L'autre sommeil*, et son autre jambe drapée à la manière des membres de ces modèles posant pour les anciens sculpteurs grecs. C'est à espérer que la foi en l'Amour, dans sa vieillesse plus tardive, ait eu raison de ses peurs. Des phrases des derniers tomes de son *Journal* le laissent croire.

En rappelant délicatement le placage de bois du chiffonnier devant la fenêtre, le couvre-lit saumon ensoleillé aujourd'hui la chambre par surprise.

Thoreau, cet autre compagnon d'automne, recommande de ne pas traverser la vie sans remarquer ses dons quotidiens. Commençons par la liberté qu'elle m'accorde pour l'écrire.

Je voudrais me résoudre à attendre le sort avec confiance. Un regard autour de moi et je dois convenir que j'ai été épargné; j'ai connu des maux en deçà de mes ressources. Cela dit sans fanfaronnade. J'ai tout simplement été chanceux. Puisque je ne m'estime pas à la hauteur de mes bénédictions, je pense assez souvent à rendre grâce. Pourtant, l'émotion se tient tout près: « pourquoi est-ce que je pleure / quand j'ai rien à pleurer » (Paul Chanel Malenfant).

Le souvenir de ma mère, son *bonjour* au téléphone, chantant comme une suite anglaise de Bach sous les doigts de Richter, sont toujours disponibles en moi. Modiano a bien raison d'affirmer que la voix d'un proche ne s'efface pas.

« Sous la mauvaise lumière du salon », ce complément ponctue *L'album multicolore* que Louise Dupré consacre à sa mère. Que peut-on ainsi apercevoir d'un être, de sa mère par surcroît? Pendant ses crises de *delirium tremens*, la mienne me disait voir danser d'indescriptibles homoncules sur les lamelles des stores vénitiens à la fenêtre de sa chambre. Je m'endors certains soirs sur un murmure de gratitude pour son authenticité.

Comment peut-on me mettre en doute à propos de la date de son décès, alors que ma vie s'est enrayée de nouveau à partir de ce jour-là? Passé ce 13 septembre, j'aurais des parents sans plus être un fils. Saint Mathias, je t'intronise patron des adoptés, des substituts à ceux qui ont fait défaut...

Ouvrant une réédition du deuxième livre d'Emmanuel Bove, j'apprécie au toucher le grain du papier dans les romans qu'en 1970, Flammarion imprimait encore. J'aime que l'auteur s'attarde aux mains des visiteurs quand s'ouvrent les portes de leurs hôtes. Ils sont embêtés de leurs mains, en exclus qu'ils demeurent, quoi qu'il arrive. Ces pauvres mains, on ne les embrasse pas, elles transportent trop de saletés.

Sans intention de bibliomancie aucune, je reconnais que certains mots que je lis me sont directement adressés. Ce phénomène banal témoigne de l'universalité des classiques et attise l'intérêt pour la littérature: «La curiosité de nous connaître, peut-être est-ce là ce qui nous tire le mieux en avant», d'après Gabrielle Roy. Tous ces mots finiront par former mon Livre, auquel s'ajouteront, j'ose l'espérer, quelques fils de mon cru pour tisser (*tissu* et *texte*, vous vous en souvenez...) un linceul, quand tout aura été lu et qu'il ne me restera donc plus que la nuit. Le plus notable de l'affaire, c'est que je n'y parviendrai même pas. Qu'il est beau le chemin sur lequel on continue de chercher toute sa vie.

À leur relecture en classe, année après année, les plus belles pages de *Rue Deschambault* arrivent encore à me surprendre, elles réapparaissent l'une après l'autre au printemps de mon commentaire avec l'obstination des plantes à vouloir pousser. Elles s'étaient embroussaillées en moi, lointaines et proches. Je me redis que j'appartiens à cette catégorie d'interprètes qui n'ont nul besoin de changements durant leurs trente années et quelques de service, mais plutôt de la profonde richesse des œuvres élues au départ, s'ils veulent conserver au familier la distance qui en fait de la littérature.

Dix-huitième et dernier jour. Ganté, je me relis devant un arbre au cœur ouvert.